61e ANNÉE NOVEMBRE 1918

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

L'Avenir du Spiritisme

(Suite et fin.)

VI

Avant la guerre, on pouvait reconnaître partout autour de nous les fruits décevants, les fruits vénéneux du matérialisme, dans la politique, dans la littérature, dans les mœurs. Il a fallu la secousse terrible des événements pour faire surgir les qualités héroïques de la nation, embourbées sous l'épaisse couche des intérêts et des passions égoïstes.

La tempête passée, ces fruits délétères n'auront pas entièrement disparu. Il est à craindre que le conflit des intérêts et les luttes de classes,

l'action tantôt sourde, tantôt violente des passions mauvaises se prolongent et que nous ayons encore d'autres épreuves à redouter, d'autres convulsions à subir.

Le remède sera surtout dans la recherche et l'application d'un idéal opposé au matérialisme, idéal désintéressé, qui habituera l'homme à élever ses regards et ses pensées au-dessus des basses convoitises terrestres.

Une nation n'est grande que par l'idée qu'elle incarne et il n'en est pas de plus noble que l'évolution individuelle et collective, l'ascension de chacun de nous vers ces cimes éternelles qu'on appelle la Sagesse, la Justice, l'Amour ; pas de plus belle que la participation croissante à l'œuvre du progrès universel.

Mais comment inculquer un tel idéal aux hommes que de mauvais bergers ont maintenus si longtemps dans l'ignorance de leur nature et de leur rôle véritable ?

La tâche sera longue, laborieuse, pénible. Et cependant il n'est pas d'autre moyen de provoquer une vie spirituelle haute et pure, d'amener le règne de l'esprit sur la matière.

Depuis vingt ou trente années un courant puissant entraîne les peuples vers la démocratie socialiste.

Celle-ci, pour être féconde, devra réaliser le règne de l'esprit, respecter la liberté personnelle, cette liberté sacrée qui est la garantie même de notre autonomie, et dont la flamme doit toujours briller dans nos âmes. Le socialisme, s'il était une contrainte, s'il foulait aux pieds la liberté individuelle, ne serait plus qu'une forme du despotisme et aboutirait aux pires excès.

Nous en avons un exemple en Russie, où la révolution, à ses débuts, était inspirée par les sentiments les plus généreux. Mais, par l'oppression, elle a roulé dans l'abîme et est devenue une forme de l'anarchie et du brigandage.

Le socialisme égalitaire ferait fausse route, ainsi que nous l'avons démontré en d'autres articles (1). L'égalité n'est pas dans la nature et ne peut exister dans la société. Le nivellement par le bas, comme le rêvent certains utopistes, l'égalité imposée, supprimeraient les capacités, c'est-à-dire toutes les forces intellectuelles. Ils aboutiraient au règne universel de la médiocrité, à la banqueroute de l'art, de la science, et seraient une sorte de régression vers la barbarie.

Le socialisme matérialiste oublie une chose capitale : c'est que l'âme a besoin d'espérance et de foi, autant que le corps a besoin d'aliments.

(1) Voir *Autorité et Liberté*. *Revue Spirite*, 1917.

La démocratie doit être une solidarité étroite, fraternelle, entre tous ; un effort commun vers le mieux, un entraînement pour s'élever vers une vie plus digne et plus haute. Dans ces conditions, la démocratie serait une valeur d'ordre moral et aurait son siège dans les consciences.

Au point de vue des intérêts, la paix sociale ne peut être acquise que par les sacrifices volontaires de ceux qui possèdent et par les revendications justes, équitables de ceux qui, n'ayant rien, travaillent à édifier la fortune publique. Le socialisme ne doit pas être inspiré par la haine des classes, mais par la sympathie et la bienveillance. La haine n'engendre que la haine et celle-ci ne sera vaincue que par l'amour.

Mais pour en arriver là, tout l'appareil de la législation et les institutions politiques resteront impuissants. Il ne suffit pas de s'adresser à l'intelligence et à la raison, il faut surtout parler au cœur des hommes, en arracher les germes d'égoïsme, d'envie, l'esprit de domination. On n'a quelque chance d'y réussir que par la diffusion d'une grande doctrine, appuyée sur des preuves sensibles, qui enseigne à tous le devoir, la responsabilité morale et éclaire le chemin de l'avenir. Alors seulement cesseront les conflits et se préparera une destinée meilleure pour l'humanité.

Où sont les ouvriers d'une telle transformation, les artisans du relèvement spirituel et moral de notre pays ? Les trouverons-nous parmi les hommes qui se sont succédés au pouvoir depuis une vingtaine d'années ? Tous ceux qui les connaissent bien assurent que non, sauf de rares exceptions. La démocratie doit être dirigée par des mains honnêtes et pures, et non par des matérialistes jouisseurs, insouciants des lois supérieures et du sort que l'Au-delà leur réserve. Peut-être faudra-t-il attendre une autre génération, l'arrivée d'hommes nouveaux qui, brisant les cadres des vieux partis, instaurent un état de choses plus en harmonie avec le but réel de l'existence et les règles de l'évolution humaine. Dans tous les cas, nous l'avons dit, le spiritisme est appelé à jouer un grand rôle et peut regarder l'avenir avec confiance. Dès maintenant, il offre à tous les cœurs meurtris la source des suprêmes consolations et des espérances infinies. Il élargit la communion avec l'Invisible et en même temps, il la précise et la fortifie.

Grâce aux facultés médianimiques et aux révélations concordantes des Esprits, les conditions de l'existence par delà le tombeau nous sont mieux connues ; les liens de sympathie et de solidarité qui nous unissent aux défunts se multiplient, et les deux formes de la vie, visible et invisible, se fondent dans une unité puissante.

Tous ceux, et le nombre en est grand, qui pratiquent la communion

avec leurs chers disparus savent quels secours, quels éléments de rénovation les rapports avec l'Au-delà introduisent dans notre pensée et notre conscience. Les horizons de notre vie s'étendent et les choses de la terre se réduisent à leurs justes proportions. Nous apprenons à nous détacher de ce qui est futile et vain et à porter nos ambitions vers les biens indestructibles de l'esprit.

La collaboration, la vie commune avec nos chers invisibles est comme un bain fluidique dans lequel nos âmes se retrempent et se fortifient. Nos actions, nos jugements, nos perceptions en toutes choses se trouvent profondément modifiés. Par exemple, l'idée de la mort perd son caractère lugubre. Tout l'appareil d'épouvante dont les religions l'ont entourée à dessein s'écroule et s'évanouit. La mort n'est plus qu'un retour à la vie véritable, vie rayonnante et libre pour l'Esprit qui n'a pas failli. C'est le repos pour le chercheur fatigué, le refuge de tous ceux qui ont peiné, lutté, souffert.

L'habitude de converser avec nos amis de l'espace, la pensée qu'ils sont souvent près de nous, qu'ils nous parlent, nous entendent et s'intéressent à nos travaux nous obligent à veiller plus attentivement sur nos actes. A mesure que nous avançons sous leurs inspirations, notre compréhension de la vie spirituelle devient plus profonde, le devoir plus facile, le fardeau des épreuves moins lourd à supporter. Nous apprenons à nous libérer de mille servitudes matérielles, à nous affranchir des ambitions malsaines, des mesquines jalousies, de tout ce qui divise les hommes et les rend malheureux.

Dans les circonstances tragiques que nous traversons, la communion du ciel et de la terre, des vivants et des défunts, revêt un caractère grandiose ; elle prend une extension, une intensité considérables. Les âmes des héros tombés en combattant pour la patrie, de tous ceux qui ont offert leur vie en sacrifice pour que la douce terre de France ne soit pas réduite en esclavage, la foule innombrable de ces Esprits qui, dans leurs vols de gloire, planent au-dessus de nous, s'associent à nos efforts, à nos douleurs, à nos larmes.

Le cas de Raymond Lodge n'est pas isolé : de toutes parts les manifestations se multiplient. Dès que la période de trouble qui suit les morts violentes a pris fin, tous ces Esprits n'ont plus qu'un but, qu'une pensée : seconder nos soldats dans la lutte épique qu'ils poursuivent, exalter leur courage, soutenir leur ardeur impétueuse, jusqu'à ce que l'ennemi soit rejeté loin des frontières.

A l'heure présente, les voyants peuvent contempler ce spectacle impressionnant de deux humanités s'unissant dans un suprême effort

pour sauver la France et le monde des étreintes de l'aigle germanique.

Ce grand mouvement ne cessera pas avec la guerre. Les forces spirituelles en action continueront à intervenir, non plus dans le sens de la lutte, mais pour réaliser l'œuvre pacifique et régénératrice par excellence.

L'humanité, par ses désordres et ses excès, avait créé fluidiquement autour d'elle le cercle fatal que, seul, un choc violent pouvait rompre. Au lieu de reconnaître dans ces fautes la cause principale de ses maux, au lieu d'en chercher le remède dans l'étude et la pratique des lois éternelles, elle s'est enfoncée dans le sensualisme et la négation. Le choc s'est produit ; il a brisé bien des égoïsmes, détruit bien des préjugés et des routines. Il a dépouillé le vieil homme de son vêtement d'orgueil et entr'ouvert son entendement aux choses divines. Et maintenant, les réformes, les améliorations individuelles et sociales que l'on n'a pas voulu réaliser dans la paix et la jouissance, il faudra les accomplir dans l'épreuve et la douleur. Tous ceux qui s'opposaient aux progrès de la pensée et à l'évolution morale disparaîtront ; des Esprits éminents s'incarneront parmi nous pour réaliser les vues providentielles. Un souffle puissant passera sur le monde. Les vivants de la terre, unis étroitement aux vivants de l'espace, travailleront à préparer des jours meilleurs pour notre planète attardée.

***

En terminant, je crois devoir apporter ici mon témoignage personnel. C'est dans la communion constante avec les Invisibles que j'ai puisé les inspirations et les forces nécessaires pour réaliser ce qu'il m'a été possible de faire d'utile et de bon au cours de cette existence qui décline et s'achève. La collaboration avec de hautes Entités de l'espace m'a procuré les éléments essentiels de mon œuvre de vulgarisation spirite. Dans ces rapports de chaque jour, j'ai recueilli d'abondantes preuves d'identité ; ma foi et ma confiance sont allées croissant, en même temps que s'éclairait ma vie intérieure. J'ai appris à me détacher des petitesses de ce monde, à placer mes affections et mon but dans l'Au-dela.

Et maintenant, l'âge est venu avec son cortège d'infirmités ; mes moyens d'action s'affaiblissent ; un voile sombre s'étend sur ma vue. J'ai perdu l'excellent médium par lequel je communiquais avec mes guides et protecteurs invisibles, mais je les sens souvent autour de moi et je perçois encore les radiations de leurs pensées et de leurs fluides.

Désormais, je n'aspire plus qu'à les rejoindre, à l'heure voulue par Dieu, pour vivre avec eux dans la paix sereine des espaces, dans la divine harmonie des âmes et des mondes.

Léon DENIS.

Les choses comme elles sont

Il faut voir les choses comme elles sont et non pas comme nous voudrions qu'elles fussent.

Ceux de nos adversaires — non pas les détracteurs de parti pris qui emploient contre nous les moyens les plus perfides — mais ceux, plus consciencieux, qui raisonnent, qui cherchent à se rendre compte, qui discutent de bonne foi la doctrine que nous leur présentons, nous opposent volontiers la rareté — cependant toute relative — des manifestations d'outre-tombe, et le nombre restreint des grands médiums. La difficulté qu'ils éprouvent à trouver, à saisir la preuve matérielle qui doit les convaincre est, suivant eux, le plus grand obstacle au succès de notre proposition. Pourquoi, disent-ils, les faits sur lesquels repose toute votre philosophie ne sont-ils pas constants ? Pourquoi les vrais et bons médiums, ceux qui pourraient montrer la réalité de vos relations avec le monde invisible, faire éclater la lumière de façon à ce qu'on ne puisse plus la nier, sont-ils à peu près introuvables, et les autres... si nombreux ? Nous avons vu de prétendus médiums écrire des choses qui ne pouvaient en rien être contrôlées et auxquelles, par conséquent, il était impossible de s'en rapporter. D'autres transmettaient des communications signées des noms les plus célèbres et qui n'étaient que des exhortations banales ou ridicules, au point de vue de l'idée, comme, bien souvent, au point de vue de la forme ; ou des poésies révélant une ignorance complète des règles les plus élémentaires de la versification. Ce ne sont certainement pas des manifestations de ce genre qui pourront vous faire des adeptes parmi nous.

Evidemment, nous ne demanderions pas mieux que d'avoir une grande quantité de médiums de tout premier ordre ; mais encore faudrait-il que l'on consentit à s'intéresser aux résultats qu'ils donneraient, et comme tout le monde pourrait difficilement voir ou entendre, il faudrait bien aussi que l'on accordât quelque créance aux gens qui auraient vu ou entendu, surtout lorsque, à tous les points de vue, ils seraient absolument dignes de foi. Dans nos écoles, peu d'élèves ont vu les pays

dont on leur parle dans les cours de géographie, et cependant, il ne vient à l'idée d'aucun d'eux que ces pays pourraient ne pas exister par le seul fait qu'ils sont obligés de s'en rapporter à ce que leur dit le professeur.

Nous avons eu, déjà, assez de *médiums* pour provoquer le mouvement qui s'est produit en notre faveur, l'entretenir et lui donner, rapidement, une sérieuse importance. A mesure que ce mouvement se développera, le nombre de *médiums* ne manquera pas de s'augmenter. Nos amis de l'Invisible y veilleront et tout s'arrangera selon les besoins d'une situation nouvelle.

Mais, dès maintenant, si nous considérons les résultats obtenus par l'entremise des quelques grands *médiums* que nous avons eus, nous pouvons nous montrer parfaitement rassurés sur l'avenir de notre chère doctrine. Eusapia Paladino, à elle seule, a révolutionné le monde de la science, et déterminé, entre autres, l'acceptation de la théorie spirite par le célèbre professeur Lombroso.

Nous ne voulons pas, pour l'instant, nous occuper des *médiums* simulateurs à la solde de nos adversaires. Nous ne faisons, d'autre part, aucune difficulté pour reconnaître que, parmi ceux qui sont sincères, il en est beaucoup de très imparfaits. En quoi, d'ailleurs, cela pourrait-il infirmer les faits sur lesquels est basée notre doctrine ? Le monde invisible n'est que la suite, la prolongation naturelle de notre monde actuel. La mort n'est que le simple passage de l'un à l'autre. Parce que ce passage a été franchi s'ensuit-il que l'esprit se trouve immédiatement modifié, transformé si peu que ce soit ? Certainement non. Et si, dans son existence terrestre, il a été plus particulièrement dominé par la matière, s'il n'a eu que des sentiments sans élévation, s'il est passé dans l'Au-delà sans avoir la moindre notion de la vie nouvelle qui l'y attendait, son caractère en sera tout d'abord d'autant moins amélioré qu'il se trouvera subitement privé des seules choses matérielles, plaisirs ou bien terrestres, qu'il affectionnait.

Ce sont les Esprits entrés dans ces conditions dans le monde invisible qui donnent les communications que nous reprochent nos adversaires, et s'amusent à leur manière aux dépens de trop naïfs expérimentateurs. Mais, encore une fois, cela ne prouve absolument rien contre la doctrine spirite. Bonnes ou mauvaises, les communications confirment la possibilité des relations avec l'Au-delà.

Il n'en est pas moins regrettable que certains médiums plus zélés ou plus ambitieux que sages, acceptent aussi imprudemment, parce qu'ils flattent leur amour-propre, des messages signés de noms retentissants, mais dont le fond ou la forme sont absolument ridicules.

D'autres, oubliant que c'est pour que nous en fassions usage que le libre arbitre nous a été accordé, font appel du matin au soir aux Invisibles, pour une simple démarche à faire ou une décision à prendre dans un intérêt personnel. Ils traitent ainsi les plus grands Esprits comme de simples domestiques qui devraient se tenir à leur disposition à quel moment que ce fut. Comment s'étonner, après cela, qu'ils soient victimes de leur naïveté ou de leur outrecuidance !

La plus grande prudence doit être apportée, Allan Kardec nous l'a assez souvent recommandé, dans nos relations avec l'Au-delà. Nous ne devons pas accorder plus de confiance aux suggestions, aux conseils d'un invisible, que nous n'en accorderions à ceux d'un inconnu qui pénétrerait chez nous. Encore aurions-nous l'avantage, avec ce dernier, de pouvoir nous rendre compte dans une certaine mesure, par l'examen de sa physionomie, des sentiments qui peuvent l'animer. Il faut donc contrôler de beaucoup plus près l'identité de l'être *invisible*, mais cela n'est possible qu'à un expérimentateur qui, moralement, est suffisamment armé.

Le *médium* n'a pas à tirer vanité de son rôle qui n'est que celui d'un simple instrument de transmission, quelque chose comme un téléphone nous permettant de communiquer avec le monde immatériel. On ne s'explique pas l'orgueil qui, on a pu le constater, s'empare quelquefois de certains d'entre eux. Cet orgueil peut les entraîner à de sérieuses imprudences, et aller jusqu'à de coupables simulations. Car, si un Esprit ne répond pas à leur appel, ils peuvent être tentés d'y suppléer pour maintenir une réputation dont ils sont trop fiers. Heureusement, hâtons-nous de le dire, ce dernier cas est plutôt rare et ne se rencontre guère que chez celui qui cherche une source de revenus dans sa médiumnité.

Encore une fois, les êtres qui nous ont devancés dans l'Au-delà, ne peuvent être continuellement à notre service. Ils ont à travailler aussi à leur avancement, et si, d'autre part, nous leur abandonnions la direction absolue de notre conduite dans les affaires terrestres, notre libre arbitre ne serait plus qu'un vain mot, et il ne nous reviendrait aucun mérite des progrès que nous pourrions réaliser. Le rôle des désincarnés est surtout de nous prouver la survivance de l'âme, et, par là, de nous apporter tout le réconfort dont nous avons besoin dans notre lutte contre l'adversité, ou contre le mal quelle que soit la forme qu'il puisse revêtir. Voyons les choses comme elles sont : C'est aider au triomphe du Spiritisme que de le débarrasser de tout ce qui peut entraver sa marche vers le progrès.

Il est généralement admis, parmi les spirites les plus éclairés, que les

manifestations spontanées sont les meilleures, bien que, assez souvent, anonymes. Elles nous viennent d'Esprits qui nous suivent dans nos travaux spirituels, mais que nous consulterions en vain sur les petits côtés de notre existence matérielle. Ils dédaignent de faire parade de grands noms dont on peut si facilement abuser et n'interviennent auprès de nous que lorsqu'ils le jugent absolument nécessaire pour le succès des œuvres utiles que nous poursuivons. Ce sont eux qui inspirent les êtres supérieurs qui doivent guider l'humanité dans sa marche vers la perfection. Tous les grands artistes, peintres, musiciens poètes, écrivains, ont reçu leurs inspirations, après les avoir patiemment attendues. De tout temps, même sans être spirites, ils ont su que cette flamme dont ils se sentent pénétrés à certains moments, est une chose à laquelle on ne commande pas et que lorsqu'elle leur manque, leurs œuvres restent sans vie et sans beauté. C'est l'étincelle qui leur vient du monde invisible et leur apporte le génie qui les rapproche de la divinité.

***

L'expérience nous a démontré que les communications les plus sûres sont celles qui n'ont pas été sollicitées. C'est sans doute parce qu'elles émanent d'amis véritables et qu'elles ne nous disent que ce que nous devons savoir. Nous pouvons, entre autres, en citer un exemple particulièrement probant. Il s'agit de révélations commençant par un fait de vision à distance — pendant le sommeil naturel — se continuant, pendant plusieurs semaines, par une série de communications par audition, et se terminant par une apparition très nette de l'esprit qui, spontanément, s'était ainsi manifesté.

C'est un de nos amis que nous désignerons par les initiales B. S., qui a été l'objet de ces diverses manifestations, qui se rapportent toutes à un seul et même événement auquel il avait été mêlé une vingtaine d'années avant. Les communications qu'il reçut, il ne les avait pas demandées ; seulement, il avait beaucoup souffert de faits qui étaient restés pour lui inexplicables, et il devait éprouver une grande satisfaction morale en apprenant comment les choses s'étaient passées en réalité.

Cet ami voit donc, une nuit, dans une sorte de rêve, une chambre faiblement éclairée où se trouve étendue sur un lit, morte, une personne à laquelle l'avaient uni, autrefois, les liens d'une profonde amitié. Cette personne avait quitté le pays, et il ne l'avait plus revue, même en rêve, depuis vingt ans. M. B. S. se réveille dans un état de trouble qui lui fait pressentir que ce qu'il a vu est bien la réalité.

Quelques semaines après, un hasard lui fait apprendre la mort de cette personne à la date précise de son rêve et avec des détails confirmant tout ce qu'il avait vu dans la chambre mortuaire — où il n'avait jamais pénétré — cette chambre, d'ailleurs, se trouvant dans une autre ville, à environ 150 kilomètres de distance.

Au bout de six mois, notre ami recevait, spontanément, par audition, une première révélation concernant des faits qui lui étaient restés inconnus, ou qu'il n'avait jamais pu s'expliquer. Mais bien des détails étaient encore pour lui incompréhensibles. Quelques jours après, il recevait de nouvelles explications, directement, par la même voie. Cela dura ainsi un certain temps, les communications arrivant à des intervalles irréguliers, jusqu'à ce qu'il n'eut plus d'objection à faire. Puis, une nuit, il se réveilla comme si une voix l'avait appelé doucement. Et il vit, debout près de son lit, la personne de son rêve, celle qui, seule, avait pu lui donner toutes les explications qu'il avait reçues, parce que, seule, elle avait connu les faits. Elle était vêtue, depuis les épaules, d'une robe tombante, comme une simple draperie, le cou complètement dégagé. Immobile, elle fixait sur lui un regard profond et très doux. M. B. S. a raconté bien des fois, depuis, que cette apparition l'avait tenu sous une impression délicieuse pendant un assez long moment. Ce qu'il distinguait le mieux dans le visage, c'étaient les yeux noirs, très vivants en leur expression d'extraordinaire douceur. Dans l'ensemble, la couleur de l'apparition était grisâtre, et quand tout disparut, ce fut dans une désagrégation rapide, comme lorsque la fumée est dispersée par le vent. Notre ami est resté persuadé que toutes les explications qu'il avait à recevoir lui ayant été fournies, l'Esprit avait voulu, par cette apparition, bien montrer qu'elles venaient de lui.

Depuis, il a reçu d'autres communications directes, mais à des intervalles quelquefois assez éloignés, et seulement dans certaines circonstances, où l'Esprit seul jugeait si un secours devait lui être porté.

Ainsi, voilà des manifestations diverses qui se sont toutes produites *spontanément*. Toutes les indications données ont pu être contrôlées et elles ont été reconnues entièrement exactes.

Ne poursuivons pas les Esprits de nos obsessions. Ne les accablons pas de questions oiseuses. Ce serait nous exposer à des mystifications, en dépit de la célébrité prétendue de certains correspondants invisibles. Sachons attendre que nos amis de l'Au-delà nous donnent les conseils dont ils jugent que nous avons besoin, et comptons surtout sur nous-mêmes : Travaillons, si nous voulons progresser. KERMARIO.

Examen de quelques Faits supranormaux (1)

Le cas Evangélidès

Allons aux pages 355 et 417 de la quatrième édition du grand ouvrage d'Alexandre Aksakoff : *Animisme et Spiritisme*. Ce livre est une fourmilière de faits présentés avec art dans une discussion savamment conduite. Sans doute ces faits ne sont pas tous d'une authenticité incontestable ; on aurait tort de les prendre au hasard et il est prudent de choisir ceux qui s'offrent à nous avec la garantie de témoignages très autorisés. En voici un des plus surprenants, assez bien attesté néanmoins pour que nous nous y arrêtions en toute sécurité.

C'est un père qui nous entretient de la médiumnité de sa fille, et ce père, le juge Edmonds, avait aux Etats-Unis une grande situation, d'abord président du Sénat, ensuite membre de la Haute-Cour d'Appel de New-York. Il commença par accueillir le nouveau spiritualisme avec une méfiance de magistrat habitué à se mettre en garde contre les tromperies ; il ne se prononça qu'après en avoir fait une étude consciencieuse. Sa hardiesse provoqua du mécontentement en un temps où ces idées paraissaient indignes d'occuper des esprits sains. Pour conserver sa liberté, il se démit de ses fonctions, résolution qui montre la beauté de son caractère et la fermeté de ses convictions. Il adressa au docteur Gully de Londres une lettre qui parut dans le *Spiritual Magazine* de 1871. Nous en extrayons un passage :

« ... Je vous ai dit que Laure (sa fille) parlait en différentes langues dont le nombre se montait à quatorze (et qu'elle n'avait jamais apprises) ; permettez-moi de vous raconter aujourd'hui le fait suivant. Un soir, je reçus la visite d'un monsieur de nationalité grecque qui se mit bientôt à causer avec Laure en cette langue ; au cours de cette conversation, il paraissait très ému et même il pleura. Six ou sept personnes se trouvaient présentes, et l'une d'elles demanda la raison de cette émotion. L'interpellé se déroba à une réponse directe, disant qu'il était question d'affaires de famille. Le lendemain, il renouvela sa conversation avec Laure et, aucune personne étrangère ne se trouvant avec moi, il nous donna l'explication désirée : la personne invisible avec laquelle il s'entretenait par l'intermédiaire de Laure n'était autre qu'un ami intime à

(1) Voir les numéros de Mai, Juillet, Août, Septembre et Octobre.

lui, mort en Grèce, le frère du patriote grec Marco Bozarris. Cet ami l'informait de la mort d'un de ses fils, à lui, Evangélidès, qui était resté en Grèce et se portait admirablement bien au moment où son père partit pour l'Amérique. Ce dernier vint me voir encore plusieurs fois et, dix jours après sa première visite, il nous informa qu'il venait de recevoir une lettre venant de chez lui, l'informant de la mort de son fils. Cette lettre devait être en route au moment où avait lieu son premier entretien avec Laure... »

Le juge Edmonds ajoute : « J'aimerais qu'on me dise comment je dois envisager ce fait. Le nier, c'est impossible, il est trop flagrant. Je pourrais tout aussi bien nier que le soleil nous éclaire. Le considérer comme une illusion, je ne le saurais davantage, car il ne se distingue en rien de toute autre réalité constatée à n'importe quel moment de notre existence... »

Voilà donc une attestation nette, désintéressée d'un témoin recommandable qui engage publiquement sa responsabilité et en même temps celle de plusieurs personnes dont il certifie la compétence. Imaginera-t-on que cet éminent magistrat avait la tête fêlée, ou qu'il a été victime d'une mystification habilement combinée par son entourage, ou que cette narration a été inventée par un journaliste qui a abusé de sa signature, ou qu'il s'est produit on ne sait quoi, devenu on ne sait comment une légende ? Cette dernière supposition aurait l'avantage, en n'attaquant personne, de nous reléguer dans le brouillard de l'inconnu. Si quelqu'un nous faisait ces diverses objections, nous devrions nous avouer incapables de lui prouver jusqu'à l'évidence qu'il se trompe, malgré les puissants motifs que nous aurions de n'être point de son avis. Pour ma part, ayant, non pas une fois, mais en une multitude de séances, vérifié la réalité de phénomènes supranormaux aussi nettement que je constaterais votre existence, si j'avais l'honneur de causer avec vous de vive voix, je suis naturellement incliné à accueillir sans une invincible répugnance ce récit qui peut-être vous horripile. S'il ne se présentait pas avec cette garantie, je garderais une prudente réserve, sachant combien il est facile d'être induit en erreur. Pour rester inflexiblement incrédule, il me faudrait avoir la certitude que le domaine du possible est limité par mon expérience et que cela seul est vrai dont j'ai fait personnellement la constatation ; or, je ne veux pas assumer le ridicule d'une aussi exorbitante prétention. Assurément si j'avais vu de mes propres yeux, ma croyance serait en quelque sorte plus adhérente à mon âme ; je n'en subirais pas moins les railleries de sceptiques qui, pour croire, voudraient voir, ce qui ne les empêcherait pas, après avoir vu, de découvrir des rai-

sons ingénieuses de ne pas croire. N'avez-vous jamais rencontré des ergoteurs ? Ils sont rivés à une opinion ; vous vous exposeriez, en essayant de les en détacher, à paraître un peu trop naïf. Le mieux est d'abandonner à temps une discussion inutile. Cependant, en cette circonstance, comment n'être pas impressionné par l'importance du témoin ? Il n'aurait pas été promu aux plus hautes fonctions, s'il n'y avait été aidé par un mérite éminent ; il a en jurisprudence un savoir étendu, l'habitude d'étudier à fond une cause, la connaissance des hommes, de leurs vices et de leur habileté dans la dissimulation ; il ne se prononce qu'à bon escient, par devoir, sans compter l'amour-propre professionnel ; il a l'esprit droit, judicieusement critique, le souci de sa réputation d'homme honnête et avisé ; il ne se lancera donc pas à la légère dans des affirmations qu'il aurait ensuite à retirer, d'autant plus hésitant que les faits racontés, contraires au sens commun, sont susceptibles de soulever l'opinion ; d'ailleurs il ne voudrait pas, sans y être contraint par le besoin de rendre hommage à la vérité, engager le nom de sa fille ; il n'admettra dans son intimité que des gens d'un commerce sûr ou des étrangers sérieusement recommandés et nul n'aurait l'audace de mettre à son compte un récit mensonger, sachant à quelle peine il s'exposerait, après un facile démenti. Nous ne nous aventurons pas beaucoup en lui faisant crédit de notre confiance, à moins que nous n'attachions de valeur qu'à notre jugement.

Le message en question au lieu de se produire par les coups frappés de la table comme dans le cas *Abraham Florentine* que nous avons discuté dans notre dernier article nous arrive par la voix même du médium qui dans une langue ignorée de lui, annonce, sous le nom d'un désincarné auquel personne ne songe un fait dont aucun membre du groupe n'a entendu parler.

Impossible d'invoquer la mémoire latente, pas plus d'ailleurs que la transmission de pensée. Cette seconde hypothèse ne serait admissible que dans une faible mesure, insuffisante pour expliquer le phénomène. Evangelidès connaissant le grec moderne, aurait pu, par un prodigieux et très improbable artifice du subconscient, faire passer de son cerveau dans celui du médium des mots de son idiome natal ; mais des mots assemblés de manière à exprimer une idée qu'il n'a pas, il ne saurait en être question. Il faut renoncer d'autre part à l'hypothèse d'une hallucination collective de l'ouïe, puisque la teneur du message fut confirmée plusieurs jours après. Si nous nous obstinons à écarter l'intervention d'une personnalité invisible, nous sommes forcés de prendre le transmetteur du message en dehors du groupe réuni chez le juge Edmonds

dans un endroit lointain où la mort du fils d'Evangélidès est connue. Le communiquant endormi se serait extériorisé pour venir par delà les mers engager un dialogue deux jours de suite, en employant la voix du médium. Et ce vivant présente sa communication comme provenant d'un mort ! Quel leurre étrange, la Nature, par un caprice incompréhensible, usant de ce mensonge pour donner à une action du subconscient l'apparence d'un phénomène spirite ! Ne voguons-nous pas dans l'invraisemblance ? Je disais un jour à un éminent professeur de Faculté, psychiste de grand renom : « Ne trouvez-vous pas que l'explication animiste, quand il s'agit de certains phénomènes, est pour le moins aussi fantastique que l'explication spirite ? » Il en convint. Il se peut avoue-t-il dans ses écrits, que le spiritisme ait raison ; mais il est retenu sur la pente qui y mène par un besoin toujours renouvelé de preuves plus décisives, et, quoique nullement hostile, il se conduit un peu comme s'il l'était. C'est pourtant un spiritualiste très convaincu de la survivance de la personne humaine et le supranormal, même les apparitions matérialisées, ne lui inspire aucune répugnance. Séparé du spiritisme par une mince barrière, il n'ose pas la franchir ; s'il se résoud d'entrer, on n'aura pas l'impression qu'il s'est produit dans son âme une révolution radicale, comme ce serait le cas, par exemple, pour Morselli, le distingué professeur de Gênes, qui, matérialiste, ferme négateur de la vie future, est obligé d'imaginer des explications le dispensant de recourir à des personnalités invisibles ou, à leur défaut, de soutenir qu'il doit y en avoir.

Vous êtes, supposons-le, de ceux qui n'éprouvent pas de difficulté à admettre que l'on continue de vivre après la désincarnation avec un organisme subtil, principe très soutenable, puisqu'on serait embarrassé pour fournir la preuve absolue du contraire. Ce n'est certes pas un motif d'aller d'un bond au spiritisme ; les gens sensés vous approuveront d'y regarder à deux fois par crainte d'un jugement inconsidéré. Mais ne voilà-t-il pas que, vous livrant à des expériences, vous obtenez un message bien cohérent, exprimé en une langue ignorée du médium et révélant un fait qu'aucune des personnes présentes ne connaît. Ce phénomène porte des marques d'intelligence, de mémoire, de volonté ; vous concluez qu'il provient d'une individualité qui comprend, se souvient et tend vers un but. Cette individualité, vous ne sauriez la chercher dans le groupe dont vous faites partie. Il vous plaît de croire qu'elle est au loin, en chair et en os, et que, télépathiquement, sans s'en douter, elle vient causer avec vous, plusieurs fois, par le moyen d'un médium. La Nature, reconnaissons-le, dispose de procédés si mystérieux qu'il vous

est loisible d'étendre indéfiniment le champ du possible ; cependant comme ce raisonnement est tiré par les cheveux ! M'écarté-je davantage de la raison en croyant que l'individualité, cause de ce phénomène, se trouve là, présent quoique invisible, avec un corps fluidique, employant pour se communiquer des forces inconnues ? Est-ce que je vois l'électricité ? Les savants ne s'accordent pas sur son essence ; nul ne doute de ses effets. Certains se sont tellement familiarisés avec l'hypothèse animiste qu'elle leur semble toute simple, malgré son allure parfois extravagante, et rendons-leur cette justice qu'ils mettent à son service la souplesse d'esprit d'un argumentateur encouragé par de curieuses analogies. D'autres, non moins avertis, puisqu'ils ont approfondi le psychisme, sont arrivés peu à peu à l'hypothèse spirite, attirés par une vraisemblance si apparentée avec la certitude qu'on les dirait des sœurs jumelles. Les faits sont toujours les mêmes, mais, leur mentalité ayant changé, ils les envisagent d'un point de vue différent et une explication qui leur avait paru d'abord saugreme les séduit désormais par son air raisonnable, parce qu'elle s'adapte mieux à la réalité. On cite de cette évolution intellectuelle des exemples célèbres et nous verrons même dans la suite que le subconscient opposé au spiritisme prend l'aspect d'un chemin qui y conduit.

On ne nous accusera donc pas d'un excès de crédulité si, dans le cas *Evangélidès*, nous voyons l'action d'un Esprit. Nous examinerons prochainement un phénomène d'écriture automatique encore plus extraordinaire.

(A suivre.)

Alfred BÉNÉZECH.

Benjamin Franklin

Notre alliance avec les Etats-Unis dans la gigantesque mêlée des peuples, la fraternité d'armes qui existe entre les magnifiques soldats américains et les vaillantes troupes françaises, font revivre en chacun de nous, avec une intensité particulière, la mémoire de l'illustre personnage auquel nous jugeons à propos de consacrer ici un modeste article.

On sait que Benjamin Franklin fut un savant physicien ; que le monde lui doit plusieurs découvertes scientifiques importantes ; qu'homme d'Etat habile, il a attaché son nom à l'émancipation de l'Amérique. Mais

de tous ses titres à l'admiration de la postérité, c'est celui de moraliste qui le place au plus haut point. Philosophe comme l'était Socrate, il a étudié la morale sur lui-même et ne s'est cru le droit d'émettre des préceptes qu'après les avoir d'abord appliqués à sa propre conduite.

Benjamin Franklin naquit à Boston le 17 janvier 1706, de simples artisans chargés de famille. Il apprit à lire et à écrire dans les écoles gratuites de sa ville natale. A douze ans, son père le voyant passionné pour les livres, se décida à faire de lui un imprimeur. Il le mit en apprentissage chez James, un autre de ses fils. Déjà dans ses moments de loisir Benjamin s'exerçait à composer des vers et entretenait avec un de ses amis une correspondance sur des questions philosophiques.

Le jeune apprenti ne put toutefois s'entendre avec son frère. Il se rendit à New-York, puis à Philadelphie, où il arriva n'ayant qu'un dollar dans sa poche. Il trouva de l'ouvrage et bientôt les encouragements du gouverneur le déterminèrent à faire le voyage de Londres, d'où il devait rapporter le matériel nécessaire à l'établissement d'une imprimerie. Mais il fut trompé dans ses espérances, et là encore il ne put se tirer d'embarras que par son travail.

Ecoutons Charles Renouard faisant paraître déjà Franklin tout entier dans le jeune ouvrier imprimeur : « Sobre, économe, laborieux, il sait se mettre en faveur auprès du maître et en crédit avec ses camarades ; il veut que les autres gagnent autant que lui à prendre de l'empire sur eux-mêmes ; il leur prêche la tempérance par ses exemples et par ses discours. Il n'est pas jusqu'à ses arguments qui ne portent son cachet particulier : on y voit l'observateur attentif des objets naturels, le raisonneur judicieux qui appuie ses démonstrations sur des faits. C'est le même homme qui plus tard mènera de front le soin de ses intérêts et de vastes projets d'utilité publique, qui ne laissera passer aucun moment sans l'employer, aucun fait sans l'observer, aucune découverte scientifique sans la traduire en applications usuelles ; qui, serviable sans duperie, généreux sans faiblesse, tolérant sans indifférence, portera dans les affaires de son pays les principes de sa conduite privée, et assurera l'indépendance de l'Amérique en ne la laissant jamais se départir de sa dignité. »

Franklin ne comprenait pas que dans un Etat il y eût des classes privilégiées. Il ne connaissait que le travail pour acquérir le bien-être et l'indépendance, condition nécessaire du progrès. Il voulait qu'on fît fortune, mais par le travail, l'ordre et l'économie. Cette fortune faite, il ne la change point en un instrument de plaisirs bas, de jouissances matérielles ; il en use pour répandre le plus de bien autour de lui. C'est

à son initiative que Philadelphie, où il était revenu comme imprimeur, doit sa première société scientifique, son premier collège, sa première compagnie d'assurance et son premier hôpital. A soixante-dix ans, au moment de s'embarquer pour la France, où il vient demander un appui dont l'Amérique a besoin, Franklin rassemble ce qu'il a d'argent et met plus de cent mille francs à la disposition du Congrès.

Je ne m'arrêterai pas aux affaires publiques dans lesquelles le dévoué patriote joua un si grand rôle. Ce que je voudrais faire voir surtout en ce génie, c'est le bon sens et l'originalité aimable de l'écrivain ; c'est la persévérance et les efforts du moraliste travaillant à son amélioration et à celle de ses semblables ; c'est la foi sincère et raisonnée du philosophe qu'une conviction ardente dirige dans toutes ses actions.

« Voici encore une année qui finit, écrivait-il dans son *Almanach du Bonhomme Richard* pour 1756. Si tu es un bon commerçant, un homme entendu en affaires, tu vas arrêter tes comptes, pour savoir si tu as gagné ou perdu durant cette année, et combien. C'est là-dessus que tu régleras ton négoce et la dépense de ta maison. C'est fort bien, mais ce n'est pas tout. N'examineras-tu pas aussi ton *compte moral*, pour voir ce que tu as gagné dans la conduite de ta vie, quel vice tu as supprimé, quelle vertu tu as acquise. Tu es devenu plus riche de telle ou telle somme, de combien es-tu devenu meilleur et plus sage ?... Si tu ne fais pas attention à ceci, tu auras beau compter des millions dans ta caisse, tu paraîtras pauvre, même ici-bas, aux yeux de ceux qui savent voir, et tu seras vraiment pauvre dans l'éternité. »

Franklin toute sa vie a tenu ce double compte matériel et moral : il a toujours su l'état de sa caisse et l'état de son âme, et ne s'est pas moins occupé d'enrichir son esprit que d'agrandir sa fortune. Il n'appartenait à aucune église, mais il croyait fermement à Dieu et à l'immortalité de l'âme. « Dieu, dit Laboulaye dans les *Essais de Morale*, n'est pas cet être solitaire et indifférent que certains déistes relèguent dans son immuable éternité, et qui n'a plus droit de s'occuper du monde une fois qu'il l'a laissé échapper de ses mains : le Dieu de Franklin s'appelle la Providence... » En effet, c'est en la bonté de cette providence qu'il se confie, sûr que Celui qui l'a créé ne voudra jamais son malheur, et que les afflictions même dont il pourra souffrir auront son bien pour objet.

Quant à la vie dans l'Au-delà, il n'en est pas moins sûr que de son existence actuelle. L'homme est un esprit, le corps n'est qu'une enveloppe, dont on se dépouille quand elle est usée, pour aller habiter des régions où l'on sera traité suivant ce qu'on aura fait ici-bas. C'est là chez Franklin une foi inébranlable, qu'il a manifestée dans tous ses

écrits, notamment dans cette épitaphe anticipée qu'il s'est composée à vingt-trois ans :

Le corps de

BENJAMIN FRANKLIN
imprimeur,

— tel que la couverture d'un vieux livre
dépouillé de ses feuilles,
de son titre et de sa dorure, —
gît ici, pâture pour les vers ;
mais l'œuvre elle-même ne sera pas perdue ;
elle renaîtra, c'est la foi de Franklin,
dans une nouvelle et plus belle édition,
revue et corrigée
par l'auteur.

Les sentiments exprimés dans cette épitaphe au style si original révèlent chez l'aimable philosophe une intuition de la pluralité des existences. Jusqu'à la fin de sa longue carrière — 17 avril 1790 — sa religion ne cesse d'être toute de culte intérieur et d'espoir en une vie d'éternel progrès, toute de tolérance et de dévouement pour les hommes, ses frères.

Par ses travaux scientifiques, par sa bonté active, par l'exemple de ses vertus, Franklin mérite d'être mis au rang des grands bienfaiteurs de l'Humanité.

A. Rossignon.

La Physiologie dite supra-normale et les Phénomènes d'Idéoplastie

Nos lecteurs seront certainement heureux de pouvoir lire *in-extenso* la belle conférence que fit le docteur Gustave Geley le 28 janvier dernier dans l'amphithéâtre de médecine du Collège de France, sur la Physiologie dite *Supra-normale* et les *Phénomènes d'Idéoplastie*. Le savant conférencier établit nettement que la conception dite matérialiste de

l'univers et de l'individu est fausse, qu'elle reposait sur des données de fait incomplètes, sur une interprétation abusive de ces faits, et qu'elle est inconciliable avec nos connaissances biologiques actuelles. « Tout nous prouve », conclut en terminant le docteur Gustave Geley, « on « peut désormais l'affirmer sans réserves, qu'il y a dans l'individu, tout « autre chose qu'un complexus de cellules, comme il y a, dans l'univers, « tout autre chose qu'un agrégat d'atomes. »

Un grand journal parisien a écrit, au lendemain de cette conférence, qu'elle marquait une « petite date historique ». Le mot est parfaitement juste, car les résultats donnés par les travaux du docteur Gustave Geley sont le commencement d'une étape nouvelle dans la marche en avant de l'Humanité.

Nous commençons, ci-après, la publication de cette mémorable conférence.

CONFÉRENCE

La Physiologie dite supra-normale et les Phénomènes d'Idéoplastie, par le Dr Gustave GELEY, ancien Interne des Hôpitaux de Lyon, Lauréat de la Faculté de Médecine.

MESDAMES, MESSIEURS,

A toutes les périodes de l'évolution scientifique, on a observé des faits qui semblaient en contradiction avec les lois naturelles et qui prenaient, du fait de cette contradiction apparente, une allure de merveilleux.

Volontiers, on jugeait ces faits inexplicables ; on les mettait délibérément en dehors ou au-dessus de l'investigation rationnelle, les déclarant d'ordre surnaturel ou les classant dans le domaine de l'inconnaissable.

A l'aube de la civilisation, ce domaine était infiniment vaste, embrassant presque tout ; il n'a cessé de se rétrécir au fur et à mesure des progrès de la pensée humaine et actuellement il est virtuellement supprimé. Sans doute, nous savons encore bien peu de choses ; mais nous comprenons qu'il serait absurde de chercher en dehors des lois naturelles l'explication des faits que nous ne comprenons pas, simplement parce que nous ne les comprenons pas, et notre seule ambition est de pénétrer, toujours plus avant, dans la connaissance de ces lois naturelles.

Cependant, parmi les faits encore inexpliqués, il en est dont la contradiction apparente avec les lois connues est telle qu'ils gardent encore

de nos jours, bon gré, mal gré, un caractère de mystère impénétrable. Ce sont les faits que le professeur Richet a groupés sous la dénomination de *Métapsychisme*.

Tous, Mesdames et Messieurs, vous savez, ne fût-ce que par ouï dire, en quoi consistent les phénomènes dits métapsychiques. Les uns, d'ordre surtout psychologique, s'observent en dehors des modalités habituelles de nos facultés de connaître, de sentir, de percevoir, de comprendre ou d'exprimer notre pensée ; les autres, d'ordre surtout physiologique, consistent en effets dynamiques et matériels, inexplicables par l'usage régulier de nos organes et dépassant leur champ d'action.

Ces faits mystérieux, on n'ose plus guère les qualifier de surnaturels. Mais on a cherché et trouvé pour eux, une définition moins hétérodoxe. On a inventé le supranormal, prétendant désigner ainsi un groupe de phénomènes, naturels certes, mais de phénomènes naturels qui se déroberaient pourtant aux lois naturelles.

Cette conception paradoxale peut sembler moins choquante comme étiquette ; elle est tout aussi anti-scientifique.

Je voudrais, Mesdames et Messieurs, essayer, dans cette causerie, d'établir qu'il n'y a pas plus de supranormal qu'il n'y a de surnaturel ou d'inconnaissable ; que l'apparence merveilleuse, mystérieuse et contradictoire des phénomènes métapsychiques *provient uniquement de notre ignorance ou de notre méconnaissance des lois naturelles primordiales et essentielles de la vie.*

Je bornerai ma démonstration, pour ce soir, aux phénomènes d'ordre surtout physiologique, parce que, limitée à ces faits, la démonstration est plus courte, plus frappante et plus évidente aussi.

Je vais m'efforcer de prouver que cette physiologie dite supranormale n'est pas plus mystérieuse que la physiologie dite normale ; ou, ce qui revient au même, que physiologie normale et physiologie supranormale sont également mystérieuses ; qu'elles ne posent pas deux problèmes comportant deux solutions différentes, mais bien un seul et même problème, le *problème de la vie*.

La première partie de ma démonstration sera donc la suivante :

La physiologie dite normale est encore un pur mystère. Cette proposition, paradoxale au premier abord, n'apparaît telle que par suite d'une illusion bien connue de l'esprit humain. L'esprit humain a tendance à croire comprendre une chose par le seul fait que cette chose lui est familière. Le philosophe réagit naturellement contre cette tendance ; mais la foule s'y laisse irrésistiblement entraîner. « Plus un homme est inférieur par l'intelligence, a écrit Schopenhauer, moins l'existence a pour lui de mys-

tère. Toute chose lui paraît porter en elle-même l'explication de son comment et de son pourquoi. »

Or, rien n'est plus familier que le fonctionnement, dans ses grandes lignes, de notre organisme et rien ne paraît plus simple à l'homme vulgaire ; et cependant, rien n'est plus mystérieux.

La vie, en elle-même, comporte un mystère encore impénétré. Le mécanisme vital, l'activité des grandes fonctions organiques ne sont pas moins inexpliqués. Cette activité, qui échappe à la volonté consciente de l'Etre, s'élabore et s'effectue d'une manière inconsciente, exactement comme dans la physiologie dite supranormale.

Le fonctionnement normal est tout aussi « occulte » que le fonctionnement dit supranormal.

La constitution même de l'organisme et tout ce qui s'y rattache, la naissance, la croissance, le développement embryonnaire, le développement post-embryonnaire, le maintien de la personnalité pendant la vie, les réparations organiques, allant, chez certains animaux, jusqu'aux régénérations de membres et même de viscères, sont autant d'énigmes insolubles si l'on admet la conception classique de l'Individualité.

D'après cette conception classique, vous le savez, l'individu est purement et simplement un *complexus cellulaire*. A la base d'un être vivant, dit Dastre, on trouve « l'activité propre à chaque cellule, la vie élémentaire, vie cellulaire ; au-dessus, les formes d'activité résultant de l'association des cellules, la vie d'ensemble, somme ou plutôt complexus des vies partielles élémentaires ».

L'unité apparente du « moi » n'est donc qu'une apparence. C'est une illusion qui a disparu en même temps qu'étaient écartées les anciennes théories vitalistes ou animistes. Le moi n'est qu'un complexus.

Cette conception étant admise, essayons de comprendre, à sa lumière, le fonctionnement organique et la physiologie normale.

Laissons de côté la question philosophique qui nous entraînerait hors du cadre que nous nous sommes fixés. Laissons de même le point de vue psychologique et ses formidables difficultés. N'envisageons que l'être physique, l'individualité physiologique, considérée comme complexus cellulaire. D'où et comment le complexus de cellules qui constitue un être quelconque tient-il sa forme spécifique ? Comment garde-t-il cette forme sa vie durant ? Comment sa personnalité physique se forme-t-elle, se maintient-elle, se répare-t-elle ?

Il n'y a plus, remarquons-le, à invoquer l'action d'un dynamisme organisateur, que la physiologie classique repousse. On ne peut même plus avoir recours à l' « idée directrice » de Claude Bernard, que l'on

tient pour surannée. Comment donc le complexus cellulaire a-t-il en lui, par le seul fait de l'association de ses éléments constitutifs, cette puissance vitale et individualisatrice ?

D'où ? Comment ? Pourquoi ? Encore une fois, autant de mystères. Dastre déclare « insondable » (ce sont ses propres termes) le mystère par lequel, dans le développement embryonnaire, « la cellule œuf, attirant à elle les matériaux du dehors, arrive à édifier progressivement l'étonnante construction qui est le corps de l'animal, le corps de l'homme, le corps d'un homme déterminé ». On a cependant cherché et trouvé des explications : elles sont d'une faiblesse déconcertante.

Le Dantec, par exemple, déclare que la forme d'un Être, sa constitution intégrale, dépendent nécessairement de la composition chimique, de la relation établie entre la forme spécifique et cette composition chimique.

« La forme du chien levrier, écrit-il sérieusement, est simplement la condition d'équilibre de la substance chimique levrier. »

C'est se payer de mots et c'est simplement reculer la difficulté. Si cette explication avait quelque valeur, il resterait à se demander comment se réalise et se maintient pareille condition d'équilibre, et le mystère serait tout aussi profond ; mais, même prise telle quelle, l'explication de Le Dantec n'est pas soutenable. Elle est incapable de rendre compte des changements subis par l'être pendant son développement embryonnaire.

Vous savez que le développement embryonnaire ou post-embryonnaire, loin d'être uniforme, comporte des séries de métamorphoses. Ces métamorphoses, tantôt retracent les états antérieurs traversés par l'espèce dans son évolution, tantôt réflètent les adaptations divergentes réalisées pendant la vie larvaire.

Si donc l'explication de Le Dantec était adoptée, il faudrait admettre que les conditions d'équilibre chimique, base de la forme spécifique, changent constamment pendant le développement d'un être, et changent dans un sens donné, suivant une direction déterminée, celle qui mène à la forme adulte. C'est de nouveau recourir à l'idée directrice de Claude Bernard, c'est-à-dire remettre dans la physiologie toute la finalité que l'on prétendait écarter.

Dans ces métamorphoses de la vie embryonnaire, il y a un double problème. Il y a d'abord *le problème des métamorphoses elles-mêmes*. Comment s'effectuent-elles ? Comment rappellent-elles, soit les formes de passage de l'évolution ancestrale, soit les détails des adaptations

larvaires divergentes ? Où et comment se conserve l'empreinte ineffaçable de ces formes ancestrales et de ces adaptations ?

Puis il y a le *problème de l'épanouissement de la forme individuelle.* Comment les métamorphoses ne compromettent-elles pas l'arrivée à la forme adulte et définitive ? Comment cette forme parvient-elle à se réaliser toujours, à coup sûr, infailliblement ?

Si l'on ne voit dans l'Etre qu'un complexus cellulaire, le double problème est insoluble. Le mystère ne s'éclaircit que si l'on admet qu'au-dessus des métamorphoses, des modifications organiques et physiologiques, des révolutions dans l'équilibre chimique de la vie, il existe une dominante, la dominante directrice d'un dynamisme supérieur.

Mais, Mesdames et Messieurs, où l'évidence de cette dominante apparaît le mieux et de la manière la plus frappante, c'est dans le développement embryonnaire de certains insectes. Certains insectes, vous le savez, subissent leur dernière et principale métamorphose dans la chrysalide.

Ils sont alors l'objet d'un phénomène infiniment mystérieux, celui de l'histolyse.

Dans l'enveloppe protectrice de la chrysalide qui dérobe l'animal aux influences perturbatrices extérieures et à la lumière, se passe une élaboration étrange, élaboration qui rappelle singulièrement celle que nous décrirons tout à l'heure dans la physiologie dite supranormale. Le corps de l'insecte se dématérialise. Il se désagrège, fond en une sorte de bouillie uniforme, une substance amorphe unifiée dans laquelle toute distinction organique ou spécifique disparaît. Il n'y a plus de substance musculaire, vasculaire, viscérale ou nerveuse... il n'y a plus que de la substance ; la substance essentielle, base de la vie. Puis, très rapidement, la substance s'organise, et une matérialisation nouvelle s'effectue à ses dépens. L'animal adulte est constitué, tout différent de la forme larvaire primitive.

Avais-je raison, Mesdames et Messieurs, de vous dire que la physiologie normale pose le même problème que la physiologie dite supranormale ?

Le témoignage de pareils faits renverse toutes les conceptions biologiques classiques. L'équilibre chimique conditionnant la forme spécifique ; l'affinité cellulaire ; l'assimilation fonctionnelle ; l'Etre, complexus-cellulaire, autant de formules vaines, autant de non sens !

Ou bien il faut se contenter de s'incliner devant le mystère et le déclarer impénétrable ; ou bien il faut avoir le courage d'avouer que la physiologie classique est aiguillée dans une fausse voie.

Il faut et il suffit, en effet, pour tout comprendre, le mystère de la forme spécifique, le développement embryonnaire, la constitution et le maintien de la personnalité, les réparations organiques, et tous les autres problèmes généraux de la biologie, d'admettre une notion non pas nouvelle, certes, mais envisagée d'une façon nouvelle, celle d'un dynamisme supérieur à l'organisme et le conditionnant.

Il ne s'agit pas seulement de l'idée directrice de Claude Bernard, sorte d'abstraction, d'entité métaphysico-biologique incompréhensible ; il s'agit d'une notion concrète, celle d'un dynamisme directeur et centralisateur, dominant les contingences intrinsèques et extrinsèques, les réactions chimiques du milieu organique comme les influences ambiantes du milieu extérieur.

Nous allons voir l'existence de ce dynamisme affirmée de la même manière, non avec plus de certitude, mais avec plus d'évidence encore, dans la physiologie dite supranormale.

Là, en effet, le dynamisme physiologique dépasse, dans ses manifestations, les limites de l'organisme, se sépare de lui, agit en dehors de lui. Mieux encore, il peut désagréger partiellement cet organisme et reconstituer avec sa substance, en dehors de lui, de nouvelles formes organiques, ou, pour employer l'expression philosophique, de nouvelles représentations.

(à suivre.)

Le Jour des Morts

— 2 novembre 1918 —

Le ciel est sombre. Une tristesse immense enveloppe la terre. Les âmes de ceux qui sont tombés en combattant pour leur patrie flottent en légions innombrables dans l'espace.

Dans les logis solitaires des femmes en deuil pleurent les disparus. Les orphelins de la guerre, dont les pères reposent sous la terre aux plaines des Flandres ou aux forêts de Lorraine, s'acheminent lentement vers les cimetières, pour y fleurir les tombes de leurs mères tuées par le chagrin.

Là-bas, dans la tranchée, un jeune soldat veille, attentif, et son regard s'étend sur la plaine. Les lignes ennemies sont devenues silencieuses et le canon s'est tû. Pour lui, le calme de la nature a succédé aux bruits de la lutte et aux conversations animées des cantonnements de l'arrière.

Ici, le danger a suspendu tous les propos oiseux. Le voisinage de la mort impose à tous une gravité recueillie et les pensées profondes montent des cœurs aux cerveaux.

Ce jeune homme est un intellectuel, un sensitif, un spirite. Depuis deux ans il est sur le front. Il a pris part à bien des combats, il a vu ses camarades fauchés par la mitraille. A quoi tient son existence ? N'est-elle pas comme un fétu de paille dans la tourmente ? Et cependant il sait qu'une protection occulte s'étend sur lui ; il sent qu'une force inconnue le soutient. Comme tous ceux dont la vie intérieure est intense, il aime la solitude. Elle est pour lui la grande école inspiratrice, la source des révélations ; c'est en elle que se réalise la communion de son âme avec le divin.

Ses yeux se reposent avec complaisance sur la forêt prochaine, que l'automne a revêtue de ses teintes de pourpre et d'or. La chanson d'un ruisseau arrive jusqu'à lui et les collines de l'horizon s'estompent sous les pâles lueurs du couchant. De ce spectacle de la nature se dégage une paix sereine que rien, ni la pensée du danger ni la crainte de la mort, ne viendra troubler.

Au milieu des visions sanglantes de la guerre, une heure de contemplation suffit pour lui rappeler que la beauté souveraine de la vie, la beauté éternelle du monde, domine de bien haut toutes les catastrophes humaines ; que les hécatombes, les massacres, les tueries sont impuissantes à détruire la moindre parcelle d'embryon d'âme.

La nuit s'étend sur la plaine. Entre les nuées, des étoiles projettent leurs rayons tremblants, comme autant de gages d'amour, autant de témoignages de la solidarité immense qui relie tous les êtres et tous les mondes. Avec la paix, la confiance et l'espoir descendent dans son cœur. Certes, il saura toujours faire son devoir. Il se bat pour défendre sa patrie envahie, et pour elle il supportera toutes les privations, toutes les fatigues, mais les violences de la guerre n'étoufferont pas en lui le sentiment supérieur de l'ordre et de l'harmonie universels. Comme pour les Celtes, ses ancêtres, les cadavres étendus là-bas sur le sol ne sont que des « enveloppes déchirées », que la terre s'apprête à recevoir dans son sein maternel.

Aux profondeurs de chacun de nous subsiste un principe impérissable contre lequel toutes les fureurs de la haine, tous les assauts de la force brutale ne peuvent rien. C'est de là, de ce sanctuaire intime, que renaîtra, après la tempête, l'aspiration humaine vers la justice, vers la pitié et la bonté.

***

Et voilà que, dans le silence de la nuit, une voix murmure à l'oreille du jeune soldat, qui est médium auditif, des paroles graves et solennelles.

C'est l'Invisible qui, à son tour, entre en scène.

« Ecoute, ami, dont la pensée est venue jusqu'à moi et m'a attiré. Tu te demandes parfois le secret de cette terrible guerre et ta raison se trouble au spectacle des maux qu'elle fait naître. Hélas ! pour faire lever la moisson sacrée, il faut déchirer le sol en friche avec le soc tranchant de la charrue, il faut le mordre avec les dents de la herse, il faut l'écraser sous le poids du rouleau ; alors seulement la moisson divine, le grain nouveau pourra lever.

« Si la guerre se prolonge, c'est que de grandes choses se préparent et s'organisent sous le terrible aiguillon de la nécessité ; une guerre trop rapide aurait à peine effleuré l'humanité ; sa longueur, sa cruauté, les conséquences qui en découlent au point de vue social, politique, religieux, économique, feront créer partout des rouages nouveaux.

« Une transformation radicale de la société en découlera, non seulement au point de vue de la vie matérielle, mais aussi au point de vue de l'idéal spiritualiste.

« Combien de cœurs déchirés, d'âmes anxieuses viendront à nous pour être consolés et réconfortés ! Combien d'intelligences vouées aux conceptions frivoles seront amenées aux grandes vérités par le doigt de la douleur ! Nous aussi nous sommes impatients de voir finir cette tuerie, car nos cœurs sont déchirés par la vue de ces maux dont vous ne connaissez qu'une partie, mais dont nous contemplons toute l'étendue.

« Nous souffrons comme vous de tant d'angoisses et de misères, plus peut-être, parce que nous les voyons mieux ; mais nous avons sur vous l'avantage de concevoir plus nettement les buts divins de ces luttes meurtrières. Nous savons que l'humanité ne peut être sauvée d'une chute irrémédiable que par cette crise, et nous voyons déjà s'ébaucher les prémices d'une renaissance brillante.

« Ayez donc confiance dans notre France immortelle, et ne pleurez pas ses morts. Cette lutte est celle des Esprits célestes contre les puissances du mal, des Esprits de lumière contre les légions ténébreuses sorties de l'abîme.

« Non, Guillaume, le grand nuage noir, l'évocateur d'Odin, ne triomphera pas de la France, qui malgré ses erreurs et ses fautes a toujours tourné ses regards vers l'idéal et vers la lumière.

« Vos morts sont vivants ; ils combattent encore pour la patrie, pour l'humanité. Ils viennent dans les tranchées soutenir leurs camarades,

ils se penchent vers les blessés abandonnés sur les champs de la bataille, pour engourdir leurs souffrances et adoucir les horreurs de leur agonie ils vont consoler ceux qu'ils ont laissés ici-bas par l'action de leurs fluides réconfortants.

« Frères aimés, ayez confiance dans le triomphe de votre cause. Ne laissez pas entrer le doute dans vos cœurs, ce serait diminuer nos forces contre l'ennemi. La France a failli périr à la Marne et à Verdun ; elle a été sauvée alors que le monstre était en pleine possession de tous ses pouvoirs et de toute sa force ; maintenant il s'épuise ; il a beau tendre tous ses muscles, ils se relâchent peu à peu et le jour est venu pour lui de l'écroulement total.

« Combien de nations seront jugées et porteront le poids de leur défection, lorsque la justice violée aurait dû être défendue.

« Combien d'individus paieront cher leurs trahisons et leurs lâchetés, qui auront retardé le triomphe du bien et augmenté le nombre des victimes. Qu'ils tremblent tous, la main divine s'appesantira sur eux. La France triomphe ; la victoire des Alliés, victoire glorieuse entre toutes, qelle de tant d'héroïsmes et de sacrifices, va inaugurer sur le monde une ère nouvelle de Justice, d'Amour et de Beauté ! »

Léon DENIS.

Chronique du Spiritisme

COMMUNICATION

Nous reproduisons volontiers la communication suivante dont nos lecteurs remarqueront la beauté.

TABLE. — *Evocation.* — Du 16 février 1918.

— X... *me dit que tu as de merveilleuses choses à me communiquer* ?

— X... est bon autant que beau.

— *Tu le vois donc* ?

— Oui, il préside nos entretiens. Je sais quelles sont les aspirations de ton âme et je veux l'éclairer sur le céleste séjour qui m'a été donné en partage. Dieu me permet de te rendre un peu du bien que tu m'as fait. Écris, c'est plus facile.

ÉCRITURE. — Dans les sphères où je plane, heureuse et légère comme je te l'ai dit, je respire un éternel printemps, je bois une céleste rosée qui me pénètre d'une sainte ivresse ; je me mire dans les clartés d'une pureté qui réfléchit partout ma beauté.

Ma beauté est faite de cette joie qui, dans mon âme, reconnaît Dieu, qui, dans les parfums, dans les ivresses, dans les clartés retrouve Dieu. Le prisme des couleurs réjouit ma vue, et là, je Le reconnais encore ; les harmonies des chœurs angéliques ou les vibrations de l'éther me Le font entendre aussi...

Ma beauté est un reflet céleste, voilà pourquoi je peux en parler sans vanité et, au contraire, la proclamer pour la plus grande gloire de Dieu. Je vais de sphères en sphères. Je ne pénètre aucun monde mais je les vois, lumineux, en un tourbillon magique autour de moi.

Tu as regardé, d'en bas, un coin du ciel ? Moi, il me semble devoir chanter mon ivresse indéfiniment dans l'Infini des Infinis ! Je voudrais pour te plaire, employer un langage céleste, mais tu ne me comprendrais pas, pauvre âme encore attachée à la glèbe ! Je voudrais d'un coup d'aile, mettre en vibration les éthers, mais tu ne les entendrais pas, pauvre âme assourdie de blasphèmes ! Je voudrais, pour tes yeux, jouer du prisme enchanté des couleurs, mais tu ne les verrais pas, pauvre âme aveuglée de laideurs ! Je voudrais, d'un sublime élan, t'enlever par les fluides vainqueurs, mais tu retomberais pesamment, pauvre âme alourdie de matière.

Il faut donc que je prie, et que je chante à Dieu tes louanges pour que je puisse, à ta libération, te porter jusqu'à Lui en triomphe... Alors, ce jour-là, tu reconnaîtras ce qu'est mon âme heureuse de t'aimer, heureuse de te sourire, heureuse de te guider ! Alors, ce jour-là, sur mes ailes diaphanes, je t'élèverai au-dessus des mondes et je t'en décrirai les lois, et je t'en montrerai les prestiges.!

— *Mais comme tu es éloquente ! Je ne te connaissais pas sous ce jour !*

— J'étais, comme toi, alourdie de matière, mais vite, ici, au séjour des heureux, l'âme se reconnaît et reprend son langage céleste que je ne puis, hélas ! te traduire. Tu en auras un aperçu dans les sommeils, et l'intuition, plus nette que celle si douloureuse que tu possèdes en ce moment, t'en restera pour l'ivresse de ton âme, en ton bas monde. Ivresse mesurée à ce que tu pourras supporter car, souviens-toi, on le dit, en votre langage terrestre, que la joie fait peur, que la joie fait mourir !

Belle âme qui admires les aurores et les couchants, qui aspires aux mystères de l'air, qui demandes leur secret aux étoiles, je te vois souffrir

de ne pouvoir atteindre à toute plénitude, mais tu auras tout à la fois quand je viendrai, en chantant, me joindre à ceux qui voudront te prendre par la main pour t'élever en ce séjour prestigieux, et je demanderai cette faveur insigne de t'emporter sur mes ailes éthérées pour te présenter à Celui que tu auras servi d'une âme épurée, à Dieu que tu reconnaîtras en tout et en toi-même. Adieu, mon amie bonne, je n'oublie pas, tu vois, que tes beaux yeux me sourirent, compatissants, un jour que les miens versaient en eux mon désespoir. Je t'aime.

— *Mais, dis-moi encore un mot. Tu ne fais rien, tu ne travailles pas, tu ne secours pas les âmes comme les autres élus* ?

— Je ne puis y manquer. Je t'instruirai peu à peu. Mais pour l'instant, je vis de liberté pure et je proclame la gloire de Dieu, par dessus tous les mondes ; il me faut me reconnaître, d'abord, et c'est ainsi, la façon des âmes heureuses.

Adieu ! Je t'aime.

La distribution des prix, à l'école spirite de Lyon, a eu lieu le 14 juillet dernier. C'était la quatrième année des cours de spiritisme aux enfants.

Nous souhaitons bien sincèrement que cette œuvre prenne plus d'importance et que, partout, les spirites de Lyon trouvent des imitateurs.

LAUSER.

Nous recevons de M. P. Leymarie, notre gérant, la lettre suivante :

Mon cher Directeur,

Il est quelques hommes qui, oubliant que je suis libraire et que, en travaillant honnêtement, je dois vivre de mon métier, lancent contre moi des insinuations perfides. Il ne me convient pas de les suivre sur le déplorable terrain où ils se sont placés. Je sais ce que j'aurai à faire pour obtenir réparation du préjudice causé, le jour où les calomnies se préciseront. Pour le moment, je veux me contenter de publier la lettre à laquelle il est fait allusion dans le journal qui prête son concours à la campagne entreprise contre moi. Il semble que la loyauté la plus élémentaire eût voulu que cette lettre fut publiée par la feuille même qui a la prétention d'y répondre. Mes ennemis en ont jugé autrement : Ils parlent de *récriminations, d'objurgations* même, et ils soulignent ces deux mots !

En publiant cette lettre, je mets les gens qui ont quelque souci de la vérité en mesure de se rendre compte que je n'ai pas répondu par des injures aux ingratitudes et aux perfidies dont je suis l'objet. Mes ennemis n'espèrent pas, je pense, que je descendrai jusqu'à me justifier autrement.

En vous remerciant d'avance, je vous prie de croire, mon cher Directeur, à mes meilleurs sentiments.

P. LEYMARIE.

Voici donc la lettre que M. Leymarie nous prie de publier :

Monsieur,

J'adresse, à Mlle ... en un colis postal, les ouvrages demandés par votre lettre...

Voici, Monsieur, de nombreuses années que je fais bénéficier, ainsi que l'ont fait mes parents, tous les groupes spirites de remises assez fortes ; les groupes de votre ville ont été particulièrement favorisés, puisque ces remises ont été pendant longtemps de quarante et de trente-trois pour cent. Aujourd'hui que les ouvrages d'Allan Kardec vont tomber dans le domaine public, toutes les sociétés spirites de X..., après avoir profité des concessions faites par notre maison de commerce pendant tant d'années, sont d'accord pour se dépêcher d'éditer ces ouvrages sans avoir eu seulement la pensée fraternelle de me demander s'il m'était possible de faire des éditions à bon marché.

Si j'étais aussi peu charitable que les sociétés qui ont apposé leur cachet sur la circulaire APPEL A TOUS LES SPIRITES, je supprimerais simplement, *jusqu'au délai que la loi va m'accorder toute remise à ces groupes.*

Dans cet appel, il est fait allusion à l'augmentation que j'ai été obligé de faire sur le prix des ouvrages, mais on oublie d'en donner les raisons.

Je me montrerai, Monsieur, plus fraternel que les spirites de votre ville, en continuant à leur faire les diminutions qui me seront possibles et qui, actuellement, sont plus élevées que celles consenties aux éditeurs et commissionnaires.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, mes bien sincères salutations.

P. LEYMARIE.

Souscription pour le Syndicat des Pauvres

Année 1918

Dernier total. . .	2.146	fr.
Septembre-octobre		
Mme Barbaut.	5	fr.
Mme Bluzet.	5	
Mme Sauvé.	2	
Mme Borderieux.	2	
Mme Wachs.	4	
Mme Maire.	12	
Mlle Charles.	10	
M. Barbier.	1	
Mme Briouze	5	
Mme Pasquier.	1	
M. Pinchard.	2	
M. R. L.	40	
M. Taillefer.	5	
Un Anonyme Algérois.	3	
Anonyme.	10	
—	6	
Comtesse de R.	5	
Mme Megnès	5	
Anonyme.	1	fr. 80
—	5	
M. Berdoulet	5	
M. Gay.	3	
Mme Lapierre.	18	
M. Dufilhol.	1	
Anonyme.	3	
M. Jean G..	3	
Lieutenant X	5	
M. Giraud.	15	
M. Aubin.	5	
TOTAL GÉNÉRAL	2.333	fr. 80

AVIS

En raison des circonstances actuelles, et pour nous faciliter la lourde tâche à laquelle nous nous efforçons de suffire, nous prions nos abonnés de vouloir bien nous faire parvenir, en un mandat-poste à l'adresse de M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques à Paris, notre gérant, le montant de leur abonnement pour l'année 1919.

Nous comptons sur eux aussi pour répandre nos idées le plus possible, chacun dans son rayon d'action respectif, et faire connaître notre publication qui, fondée il y a plus de soixante ans par notre vénéré maître Allan Kardec, a, malgré les heures sombres que nous avons traversées, continué de paraître en surmontant les plus grandes difficultés.

L'action, en ce sens, de nos frères en croyance, nous sera un réconfort précieux, et aidera puissamment au triomphe de la doctrine pour laquelle la *Revue Spirite* ne cessera jamais de lutter.

L'Editeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.